

Les mendiants à quatre pattes

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **20 (1882)**

Heft 16

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-186959>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
 SUISSE : un an 4 fr. 50
 six mois 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

PRIX DES ANNONCES :
 La ligne ou son espace, 15 c.
 Pour l'étranger, 20 cent.

La conciliation à Lausanne.

Jamais notre vieille cité ne fut si fiévreuse, si agitée que dans la période électorale que nous venons de traverser ; jamais ses deux partis politiques n'ont été aussi nettement tranchés ; jamais les verts et les blancs ne se sont regardés avec autant de suspicion ; jamais, enfin, nos couleurs cantonales, si étroitement unies sur notre écusson, n'ont servi l'une et l'autre de drapeau à des opinions si opposées.

Blancs et verts, chèvre et chou, c'était tout un.

Il était vraiment curieux de voir ces bons et paisibles Lausannois, qui, en temps ordinaires, vivent dans les meilleurs termes, se regarder de travers, chacun disant à part lui : celui-là n'est pas des nôtres. Et si toutes les réflexions intimes s'étaient traduites par des paroles, on aurait entendu :

— C'est un blanc... ouf !

Ou bien :

— C'est un vert... horreur !

Mis en musique, ce petit dialogue aurait été d'un effet assez harmonieux.

Le moyen de s'arranger dans de pareilles conditions ?... On ne reviendra guère à cet heureux temps où les bergers d'Abram et ceux de Loth arrivant dans le pays de Canaan, un instant divisés au sujet de leur établissement, ne tardèrent pas à s'arranger au mieux :

« Qu'il n'y ait point de disputes entre nous, dit Abram à Loth, si tu choisis la gauche, je prendrai la droite. »

A Lausanne, chacun dit : Je prends la droite et la gauche.

Puis, ces bases bien posées, on tente la conciliation !

Telles sont les conditions dans lesquelles on a procédé dernièrement à l'élection du Conseil communal de Lausanne.

Loth a dit : Je prendrai d'abord 74 conseillers sur 100, et si, après cela, il reste une place pour ceux d'Abram, je la leur donnerai.

Et Abram répondit : Tes paroles ne me tranquillisent point ; je prendrai tout ce que je pourrai.

Ainsi fut la conciliation !

Les mendicants à quatre pattes.

On sait qu'au treizième siècle, Villeneuve, située sur la route d'Italie par St-Maurice, Marti-

gny et le Saint-Bernard, possédait un hôpital important, fondé par Aymon, seigneur du Chablais, en vue de la foule d'étrangers qui s'arrêtaient en cet endroit, et parmi lesquels il y avait beaucoup de pauvres, et souvent des malades. Cette route était non seulement fréquentée par les marchands, mais par les pèlerins à destination de Rome. Des gens de tout sexe et de toute condition la prenaient pour passer les monts. Chaque semaine, des caravanes nombreuses de Bourguignons, de Lorrains, de Flamands, d'Allemands des bords du Rhin, d'Anglais même, arrivaient à Villeneuve, beaucoup plus grande et plus peuplée alors, comme on peut en juger par l'enceinte de ses anciens murs.

La circulation était si grande, qu'à certains jours, il se distribuait à l'hospice plus de 600 livres de pain, et qu'on y voyait parfois plus de 100 malades réunis. Le prêtre, recteur de cet établissement, avait sous ses ordres une dizaine de frères, dont quelques-uns étaient médecins, uniquement occupés du soin des voyageurs. On peut se figurer dès lors la besogne que devait exiger la répartition des secours aux passants, à chaque instant de la journée ; aussi fallut-il y pourvoir par un moyen mécanique consistant dans une espèce de tourniquet chargé d'un grand nombre de rations amenées successivement au guichet, chaque fois que de pauvres diables venaient tirer le cordon de la sonnette.

Mais ce moyen expéditif, il est vrai, ne resta pas longtemps sans être attentivement remarqué par les chiens de la localité, en quête d'une bonne aubaine. La chronique, qui s'est transmise de génération en génération dès ces temps reculés, rapporte que le chien d'un voisin, voyant continuellement tirer le cordon par des voyageurs, dont quelques-uns lui jetaient parfois un petit morceau au passage, se dressa un beau jour sur ses pattes de derrière et tira le cordon. La ration lui fut servie comme au plus fervent des pèlerins. Bientôt plusieurs de ses congénères imitèrent si bien son exemple, que le portier fut chargé de surveiller les méfaits de ces animaux. Cette surveillance se fit au moyen d'un judas par lequel il jetait un rapide coup-d'œil chaque fois qu'on tirait le cordon.

Au bout de quelques semaines, cette besogne, très fatigante pour celui qui en était chargé,

se fit d'une manière si machinale et si imparfaite, que les chiens ravisseurs purent encore échapper bien souvent au contrôle, témoin la note suivante retrouvée dans les vieux manuscrits de l'Hôtel-Dieu de Villeneuve :

« C'est vraiment chose miraculeuse de voir le grand concours de pèlerins passant en ce lieu de charité et recevant secours d'icelui. On y voit toutes sortes de créatures, mesmement des estres venant des contrées lointaines, vestus de peaux de bestes sauvages, etc. »

Quelque gros caniche, dressé sur ses pattes de derrière, et tirant le cordon, avait sans doute été pris pour un Lapon, ou autre habitant des contrées boréales.

Le peuple américain est décidément le peuple pratique par excellence; chez lui, le progrès ne s'arrête jamais, aussi longtemps qu'une amélioration est possible. Sur plusieurs grandes lignes, et notamment sur le chemin de fer de *New-York central*, on a supprimé récemment les quinze minutes d'arrêt réglementaire pour le buffet, qui était loin de suffire aux voyageurs, et l'on a introduit le buffet dans le train.

En route, un garde-convoi présente aux voyageurs la carte du jour et une feuille de papier sur laquelle ceux-ci inscrivent les plats qu'ils désirent et le numéro de leur place.

Les prix sont très modérés : pour 2 francs ou 2 fr. 50, on peut faire un excellent repas, composé de plusieurs plats, y compris le café, le thé et le lait. Le vin et la bière se paient à part. Un beef-steak ou une côtelette de veau ne coûte que 50 centimes.

Citons un exemple. Le train, parti de New-York le matin, arrive à Albany vers midi. Des garçons, munis de tous les plats commandés par le télégraphe, entrent dans les voitures, dressent les tables et servent le repas. Entre les deux stations qui se suivent d'Albany à Utica, les voyageurs ont tout le temps de manger à leur aise. A Utica, les garçons apparaissent de nouveau, desservent et s'en vont.

Nous venons de passer quelques instants à l'*Exposition d'aviculture*, installée sous la Grenette. Ce local, aménagé avec beaucoup de goût, offre un coup-d'œil charmant. Les cages coquettes, habitées par des hôtes au riche plumage; les pièces d'eau bordées de verdure et agrémentées de petits rochers artificiels; le titillement des jets-d'eau mêlé au babil des oiseaux chanteurs, au petit gloussement des nombreux poussins qui becquetent et barbotent autour des éleveuses de M. Assinare; le langage amoureux des tourterelles; les cris perçants des coqs et des perroquets, et tout ce que disent les canards, les poules de Cochinchine, les pintades, les oies et les faisans dorés, tout cela est d'un effet si bizarre, que c'est bien le cas de dire qu'il y en a là pour les yeux et

surtout pour les oreilles. Nous ne pouvons que recommander cette intéressante Exposition, dans laquelle, à côté de ce dont nous venons de parler, se trouve un excellent buffet, qui ne contribue pas peu à faire passer des heures agréables aux nombreux visiteurs qui s'y pressent chaque jour.

Un curieux calcul.

La surface du Léman est de 578 kilomètres carrés. En supposant les 1,450,000,000 d'individus qui habitent notre planète, placés les uns à côté des autres sur la surface du lac, chacun d'eux occuperait en moyenne une place égale à

$$\frac{5,780,000,000}{1,450,000,000} = \frac{578,000}{145} = 3,986 \text{ centi-}$$

mètres carrés, soit un carré ayant 63 centimètres ou 21 pouces de côté.

En supposant le poids moyen d'un habitant du globe de 40 kilogrammes et la densité du corps humain égale à celle de l'eau, il en résulterait que les 1,450 millions d'habitants de la terre formeraient un volume de

$40 \times 1,450,000,000 = 58,000,000,000$ décimètres cubes. Placés sur le Léman et engloutis tous ensemble, ils feraient hausser le niveau du lac de

$$\frac{58,000,000,000}{57,800,000,060} = \frac{580}{578} = 1 \text{ décimètre,}$$

soit $3 \frac{1}{3}$ pouces.

Ce qui surprend davantage, c'est de songer que l'eau déplacée par la population entière du globe, c'est-à-dire le volume de cette population, est égal à un cube dont le côté aurait 387 mètres, soit 1290 pieds.

M. D.

Problème.

Le 31 décembre dernier, à minuit, deux amis se rencontrèrent chez M. Degallier, horloger, 1, rue Pépinet, et réglèrent leurs montres sur le meilleur chronomètre du magasin, s'engageant, sur l'honneur, à ne pas les toucher pendant une année, sauf pour les remonter. Huit jours après, par hasard, ils se rencontrèrent de nouveau chez M. Degallier, et ils constatèrent, après un petit calcul, que l'une des montres avait avancé de $1 \frac{1}{4}$ minute par jour, tandis que l'autre avait retardé de $1 \frac{1}{3}$ minute pendant le même temps.

On demande à quelle époque et à quelle heure les deux montres seront de nouveau d'accord, et quelle heure elles indiqueront.

On sait que le projet de percement d'un tunnel sous la Manche a vivement préoccupé l'attention du génie militaire et des hommes politiques de l'Angleterre, qui ne sont pas encore complètement rassurés, au point de vue de la possibilité d'une invasion étrangère que pourrait faciliter la réalisation de cette gigantesque entreprise. Les discussions auxquelles cette question a donné lieu dans le Parlement anglais, ont beaucoup amusé les